

## Témoignage d'Albert Hénot, de Léchiagat\* et habitant au village de Léhan à Léchiagat.

1940 - 1945 : Un collégien dans la Résistance : Albert Hénot raconte :

« Cachés derrière un muret, avec mon voisin et copain, Paul Larnicol, j'ai assisté à l'arrivée de l'avant-garde allemande à Léchiagat : un side-car et une automitrailleuse.

Je pressentais le début d'une occupation nazie douloureuse. Les convictions de mes parents et celles d'une majorité républicaine, m'avaient convaincu de la dangerosité des régimes fascistes.

C'est très naturellement que je me suis mis à haïr l'occupant. La suite des événements ne fera que renforcer ce sentiment.

Agé de 12 ans, j'ai été le témoin direct des tirages de tracts qui ont eu lieu chez mes grands-parents. Ils tenaient une petite ferme à Léhan avec trois vaches, deux cochons et quelques poules où je vivais une majorité de mon temps avec ma mère. Mon père, Laurent, était un résistant, membre du parti communiste dissous en 1939 par le gouvernement de Daladier.



De ce fait, Jean-Désiré Larnicol, membre du parti communiste en 1935 et élu maire la même année, (le plus jeune maire de France à cette époque), fut démissionné et remplacé par M. Gouzien en 1939, nommé par le gouvernement de Vichy.

En 1941, Jean Le Coz participa avec Jean-Désiré Larnicol à la reconstitution d'une cellule communiste à Léchiagat. L'« Humanité Clandestine », commença à circuler parmi les sympathisants. Jean Le Coz disposait d'une ronéo cachée à Léhan dans l'étable de ses parents. Aidé de sa sœur, l'épouse de Laurent Hénot, il tira des tracts anti-allemands qui furent distribués dans les communes voisines. Ensuite, des paquets de tracts venus de Pont-l'Abbé transitèrent par la famille Hénot avant d'aboutir chez Arsène Coïc, cordonnier de Léchiagat.

En mars 1941, Guillaume Bodéré (surnommé « l'homm »), de Léchiagat est démobilisé. Il reprend le commandement de son bateau « Vers le Destin ». Dès le mois d'avril, Jean Le Coz prend contact avec lui et Guillaume entre aussi dans la Résistance en adhérant au parti communiste (dissous par le gouvernement de Vichy en 1940).

En mars 1942, il connaît sa première mission importante concernant la récupération d'une première fourniture d'armes et d'explosifs immergés aux Glénan, îles qu'il connaît bien et où il a vécu 9 ans. Au retour des Glénan, par forte tempête, le bateau de Guillaume fait naufrage à huit milles (environ 15 km) de Lesconil et son beau-frère Louis Guéguen y perd la vie.

En août 1942, Michel Bolloré, déjà membre du P.C. et patron du langoustier « l'Audacieux », malgré les risques énormes encourus, accepta une mission de transbordement des armes et explosifs, initialement prévue avec un sous-marin et, finalement, quelle ne fut pas leur surprise de se trouver au point de rendez-vous avec le chalutier « Mouskoul », du Guilvinec qui était parti en Angleterre fin

\* Albert a été adjoint à la mairie de Bénodet en 1959. De 1965 à 2008, il a exercé six mandats de maire à Tréffogat.

juin 1940. Il avait changé de nom et s'appelait désormais « Vas Y Voir », immatriculé à l'Ile d'Yeu !

Trois jours après cette aventure, c'est un bateau de Léchiagat, « l'Entre-Nous », patron Jean Baudry, habitant à la « Pointe » à Léchiagat, accompagné de Guillaume Bodéré, qui iront chercher les armes et les amèneront au port du Guilvinec le 15 août, jour de fête et pardon de N.D. de la Joie, où la surveillance de la G.A.S.t. est moindre du fait que les bateaux ne sont pas sortis en mer.

Ces armes furent transportées à l'aide d'une charrette dans la maison de Guillaume Bodéré (à l'époque, il n'était pas recherché pas les allemands). Une camionnette à gazogène est venue ensuite prendre livraison des armes, munitions et explosifs, qui furent cachés dans la ferme d'Yves Daoudal près de Melgven.

J'y ai remarqué le manège de ma mère et de son frère, Jean Le Coz, sortant les premiers tracts anti-allemands. J'étais attentif aux propos des adultes et c'est ainsi qu'un soir sur la dune, mon père et mon oncle Jean sont venus monter à l'aide d'une civière, le goémon d'épaves que ma grand'mère et ma mère avaient déposé à mi-marée. Une patrouille de deux soldats allemands fait sa ronde habituelle. Mon oncle propose : « On les assaille par derrière et on les enterre dans le sable : disparus, ni vu ni connu ! ». Mon père l'en dissuade. Je découvrais que des événements douloureux pouvaient surgir inexorablement...

J'étais scolarisé au collège (cours complémentaire du Guilvinec). Entre élèves, nous commentions les faits de guerre et en majorité nous étions désespérés des succès des allemands. Certains élèves se tenaient sur la réserve : cela dénotait évidemment la conviction des familles et, en effet certaines étaient connues pour leur sympathie pour les allemands. A les croire, ceux-ci allaient remettre de l'ordre dans le pays et mettre au pas les « Rouges », fauteurs de troubles. Ils se réconfortaient de la percée ultra-rapide des troupes hitlériennes en Russie. Le propriétaire d'une petite boutique de gadgets, près du collège, « Chez L'Hommic », me disait, rayonnant dans sa persuasion : « Ils vont ramasser une de ces déculottées, les russes : d'ailleurs, ils ne sont pas civilisés et leurs soldats sont réduits à tenir leurs fusils avec des ficelles car ils manquent de cuir... ! ».

Bref, entre élèves des clans se précisaient ; une majorité recherchait des moyens pour embêter l'occupant ; ils se réjouissaient des faits de résistance comme le départ de jeunes marins, de nuit vers l'Angleterre.

Plus le temps passait, plus de faits de résistance étaient connus et nous réjouissaient. Pour ma part, je connaissais plus précisément certains de ces faits, mais je me taisais.

De plus, dans ma classe était scolarisé le fils du gendarme Garniel de la brigade du Guilvinec qui avait procédé à l'arrestation de mon oncle, Jean Le Coz, et qui avait aussi accompagné les « feldgendarmes » allemands lors des perquisitions à la maison.

Ces perquisitions par la Gestapo, accompagnée de gendarmes français m'avaient fortement impressionné par la vigueur déployée dans la recherche d'objets ou d'indices liés à des faits de résistance.

Je fus particulièrement angoissé le jour où, malgré une fouille systématique de la maison de mes parents, les allemands n'ont rien trouvé, en particulier un gros paquet de tracts que j'avais découvert la veille au soir caché dans mon lit par un résistant ami. Ce paquet je l'avais remis à ma mère. S'étant pointés à 5 heures du matin pour cette fouille, je m'attendais au triomphe des « boches ». Et non ! rien ! Au fur et à mesure que s'égrenaient les heures de recherche, je comprenais de moins en moins. Ce n'est qu'à leur départ, vers 11 heures, que ma mère nous a fait savoir que par un coup de chance

inouï, les persiennes de sa chambre étant entrebâillées, elle a réussi à jeter le paquet dans le jardinet parmi les oignons qu'elle avait étalés pour sécher au soleil. Elle avait aussi pris la précaution de recouvrir d'une toile de jute, les fameux tracts en question. C'est à ce cran, ce geste heureux que nous devons d'être encore de ce monde car pour bien moins, c'était la Déportation. « Ouf donc et encore Ouf », parce que le revolver de mon père caché dans ma chambre sur le rebord intérieur de la cheminée n'a pas été découvert non plus.

Cette angoisse je l'ai ressentie à plusieurs reprises : à vélo, dans un sac à provisions, sous quelques denrées, j'allais livrer des liasses de tracts à des résistants connus qui devaient en assurer la distribution.

Il m'est arrivé aussi de livrer des pistolets provenant de ceux importés par Guillaume Bodéré et Jean Baudry, des Glénan par le chalutier « Vas y voir ». Un certain nombre avait été gardé pour les patriotes locaux. J'en ai porté notamment à Michel Le Goff, instituteur à Léchiagat. Un soir, rentrant d'une de ces missions, après le couvre-feu, je guettais les bruits suspects. J'entends les pas ferrés d'une patrouille. Je quitte la route et coupe par des jardinets. En franchissant un muret, une dalle se dérobe sous mes pieds et je me retrouve jusqu'à la taille dans un cloaque nauséabond. Penaud, j'arrive à la maison où ma mère dut me décrotter !

Une autre fois, j'arrivais à Lesconil pour communiquer un message caché dans le guidon du vélo et destiné à un résistant de Lesconil. Près du sémaphore, un marin retraité surnommé « Ar Meilhour » (le meunier) m'interpelle et me dit « Albert, je devine où tu vas, fais demi-tour, n'approche pas car les allemands sont partout et procèdent à des arrestations « Salutaire son conseil ! ».

Bien sûr, quand mon père est rentré dans la clandestinité, il a trouvé à se replier sur Saint-Evarzec, à la meunerie « Ar Veil Gwenn » (moulin blanc), grâce à son ami du service militaire, Alain Guillou. Je suis allé plusieurs fois lui porter du linge et donner des nouvelles de la maison. En chemin, de temps à autre, je me planquais dans des champs, de peur d'être suivi. Je me doutais un peu où pouvait se planquer mon père ; je pris la direction de Plobannalec par la route du « Letty », tout en chantant pour que mon père puisse reconnaître ma voix, il m'entendit et sorti d'un champ. Il me demanda de lui ramener son arme cachée dans ma chambre sur le rebord supérieur et à l'intérieur de la cheminée. Je lui ai aussi ramené des vivres et des vêtements. Plus tard, je rendais aussi visite à Guillaume Bodéré que mon père avait planqué dans une ferme près de Saint Evarzec.

Guillaume Bodéré qui avait courageusement fait entrer dans le port, camouflés sous des casiers, des conteneurs d'armes avec la complicité de Jean Baudry, était recherché comme « dangereux terroriste ». Alors que Jean Baudry a été arrêté et fusillé au Mont Valérien, Guillaume, après avoir erré quelques jours dans la nature, trouva refuge dans un « Penty » dans les Paluds de la Torche. Très vite, sans activité, reclus, son moral était à zéro. Sa femme, Marie-Jeanne, fut emprisonnée à Mesgloaguen à Quimper du 30 septembre 1942 au 04 août 1944, soit durant près de deux ans<sup>4</sup>.

Il fût très affecté par la mort de sa fille, Gisèle, 10 ans. Il ne pourra assister aux obsèques car il risquait d'être arrêté ; en revanche, son épouse sera autorisée à assister à l'enterrement de sa fille. Sa sœur, Marie Bodéré de Tréffiat, prend contact avec ma mère et lui dit : « Il faut trouver une solution : Guillaume ne supporte plus l'isolement ».

Mon père se propose de l'aider et les modalités des retrouvailles sont fixées ainsi que le repli à Saint Evarzec. Tout se déroule en une nuit. J'ai graissé les gonds des volets de ma chambre. En effet,

4 - Durant son incarcération (dès les premiers mois en fait), elle a accouché d'une fille à l'infirmerie de la prison. C'est à ce moment-là que, déguisé en bigoudène, et bénéficiant de la complicité d'un gardien de sa connaissance, Guillaume a pu lui rendre visite. C'est la seule fois où il a pu voir sa femme durant l'occupation ! (Témoignage recueilli par Jean Kervision lors d'un entretien avec Guillaume après la guerre).

*pendant que je guette le moindre bruit, je devine que mes volets s'ouvrent : une silhouette se découpe dans l'encadrement et mon père qui vient également d'arriver de Saint Evarzec, explique à Guillaume qu'à vélo, bien avant le lever du jour, ils rejoindront Saint Evarzec en passant par Quimper (où un patron de caboteur reconnaîtra le père d'Albert mais, celui-ci lui fait un geste menaçant lui faisant comprendre qu'il se taise sinon...). Mon père doit traîner Guillaume à plusieurs reprises car il était très affaibli. Ils se planquaient de temps à autre dans les champs lorsque des bruits inquiétants les alertaient.*

*Mon père me donna des consignes : « Tu iras voir ta tante Victorine (sœur de mon père), secrétaire de mairie à Plobannalec ; c'est elle qui m'a établi une fausse carte d'identité ; sans qu'elle le sache, tu t'arranges pour dérober une carte vierge et tu te débrouilles pour en faire une au nom d'un marin pêcheur de Lesconil ». Subrepticement, j'y apposai le cachet de la mairie et c'est ainsi que Guillaume s'est trouvé muni d'une autre identité apparemment légale. D'ailleurs, il fut arrêté et contrôlé au cours d'une rafle à Saint Evarzec, puis relâché.*

*Au Pays Bigouden, tout le monde pensait, et les allemands aussi, que Guillaume avait fui en Angleterre. Devant cette situation de plus en plus dangereuse, Jean-Désiré Larnicol partira chez un cousin en région parisienne tandis que Michel Bolloré rejoindra l'Angleterre avec son langoustier « l'Audacieux » !*

*A Saint Evarzec, lors d'une rafle, mon père réussit à s'enfuir en se cachant sous la roue du moulin à eau où les allemands n'ont pas imaginé qu'il pouvait s'y dissimuler. Une autre fois, il réussit encore à leur échapper. Un soir, il arrive tard à la maison pour une courte visite.*

*Mais, avant le lever du jour, les allemands frappaient à la porte ; ma mère leur ouvre et rapidement ils entrent, persuadés qu'ils vont faire une bonne prise. Ils s'énervent, « Où est votre mari ? » ; ils cherchent dans toutes les pièces et ne trouvent personne. Ils ne soupçonnent pas que mon père avait imaginé un retrait rapide au grenier où par une mansarde, il pouvait accéder à la toiture. Et comme la maison avait de larges cheminées, il a pu s'allonger le long de l'une d'elles jusqu'à la fin de la matinée. Le calme revenu, il a pu reprendre le chemin de la clandestinité. Nous avons eu là la preuve que nous étions espionnés. Nous soupçonnions d'ailleurs une voisine de renseigner les allemands.*

*Après le débarquement des alliés en Normandie, nous savions que la libération était proche. Mon père, entrevoyant un retour proche d'une vie normale, avait repris son identité légale. Malheureusement, il fut pris au cours d'une rafle et bien sûr, au contrôle, ce « dangereux terroriste » fut arrêté et emprisonné à « Bel-Air » à Quimperlé. Cette prison était un cauchemar pour les prisonniers car, de nuit, des soldats allemands rentrant de « goguette » pouvaient accéder aux cachots et « tabasser » les résistants. Mon père y résida plus d'un mois avant d'être transféré à la prison « Saint-Charles » à Quimper. Cette prison servait de transit pour les résistants destinés aux pelotons d'exécution.*

*Heureusement les troupes américaines avaient réussi une percée vers la Bretagne et les différents maquis bretons menaient des actions de guérilla et des sabotages des unités occupantes. Les nazis pressentaient une défaite proche.*

*A la prison « Saint Charles », ils avaient prévu de fusiller 33 résistants dont mon père. Ils ont été enchaînés trois par trois pour être mis au peloton d'exécution. Les échos des combats menés par les réseaux des résistants dans la région quimpéroise ont fait sursoir à leur funeste projet. Ils ont appelé la Croix Rouge qui, avec l'aide de quelques résistants, a fait sauter les serrures des cellules. Ainsi fut sauvé mon père in extrémis ! Nous avons fêté son retour mais qu'il avait vieilli en si peu de mois !*

*En ce qui concerne les champs de mines sur les dunes et dans les champs des alentours de Léhan,*

les habitants connaissaient l'endroit où ils étaient camouflés puisqu'ils avaient vu les allemands les poser. Certaines mines étaient tout simplement des obus trafiqués posés debout dans un trou de sable, entourés de planches de bois et recouverts de mottes de terre pour le camouflage. Les habitants reconnaissaient les endroits minés du fait que la végétation n'avait pas la même couleur que celle des prairies. C'était entouré de fils de fers barbelés et des panneaux indiquaient « champs minés » avec interdiction d'y pénétrer. Certains paysans et paysannes, devant la rareté des prairies vertes, bravaient l'interdiction en faisant brouter imprudemment leurs vaches dans ces zones interdites et hélas, certaines vaches ont été littéralement pulvérisées en broutant près des obus. Ce fût le cas pour la vache de Madame Guéguen et pour la grand mère de la famille Pichon (voir récits dans ce chapitre).

Ambroise Diascorn, de la ferme de « Croas Ar Voas », (la forêt), située près du camping actuel des Ormes à Squividan, fut surpris par une patrouille en train de couper de l'herbe pour ses bêtes (ce qui était interdit). Il fut tué sur le champ par une patrouille allemande.

Dans un tel climat tendu, mon esprit ne pouvait pas être aux études. J'étais angoissé en permanence et, encore aujourd'hui quand je revis ces moments douloureux, j'ai mal. Je n'en parle jamais autour de moi et pourtant, aujourd'hui, cela me fait du bien de l'écrire...<sup>5</sup>

Je correspondais régulièrement avec mon oncle, Jean Le Coz, quand il a été interné au camp de Voves d'où il s'évada (voir récit plus loin). Je lui donnais des nouvelles du « Pays » et il me renvoyait mes lettres en corrigeant mes fautes d'orthographe !

Entre copains patriotes, nous eûmes aussi des moments où nous pouvions nous réjouir : les informations de Radio-Londres, écoutées par certains, nous reconfortaient ; les revers allemands sur le front de l'Est. A la maison, j'avais placardé une carte d'Europe et, par des punaises, je repérais les villes et territoires reconquis par l'Armée Soviétique.

A la radio « Ici Londres, les français parlent aux français », l'espoir renaissait, la délivrance se précisait.

Pratiquement chaque soir nous avions le droit à un spectacle de sons et lumières lors des bombardements de Brest et Lorient par la R.A.F. anglaise et les « Superforteresses » américaines.

Ainsi, ma scolarité fut fortement perturbée. J'eus la faveur de pouvoir me présenter à une épreuve spéciale du Brevet Elémentaire organisée pour les résistants. Ce fut très normalement un échec car, à part les mathématiques que je réussissais sans effort, je n'avais pas été très studieux.

La libération a été enfin très bénéfique pour mes études et j'obtins aussitôt mon Brevet Elémentaire et le Brevet d'Enseignement Primaire et Secondaire.

La réussite du concours d'entrée à l'Ecole Normale de Quimper suivit l'année d'après.

Mes parents étaient comblés ! »

5 - Ces faits de guerre sont toujours difficiles à relater pour ceux qui l'ont vécu et je remercie Albert d'avoir eu le courage de m'apporter son témoignage émouvant. Finalement, pourquoi les communes du Pays Bigouden, et en particulier Léchiagat (surnommé « la petite Angleterre ») et Lesconil, ont-elles été une terre de résistants ? C'est sans doute dû au fait que le parti communiste à cette époque était le fer de lance des luttes sociales, avec de grosses tensions fascistes-républicains et l'existence d'une filière républicaine pour aller combattre en Espagne avant la seconde Guerre Mondiale. Chacun se souvient parmi les anciens d'une grande manifestation organisée par le parti communiste à cette époque à Pont-l'Abbé.